

ISABELLE ALEXIS

Comme dans un film noir

roman



Flammarion

Extrait de la publication

ISABELLE ALEXIS

Comme dans un film noir

r o m a n

Les lundis de décembre, à 18 heures, une série d'agressions au couteau frappe les jeunes femmes de la capitale. Deux victimes sont déjà mortes. La troisième est plongée dans le coma le soir de la Saint-Sylvestre.

Entre la vie et la mort, Carole voit, assistée de son ange gardien Michelle, les épisodes les plus marquants de son existence. À l'instar de la police, ses hallucinations lui permettent de faire sa propre enquête sur les circonstances de sa tentative d'assassinat.

De son côté, le commandant de la brigade criminelle et ses hommes se lancent sur les traces de l'agresseur. Et si les filles n'étaient pas choisies au hasard? Et si un terrible secret les reliait? Avec cette enquête, la Crime n'est pas au bout de ses surprises...

Entre suspense et humour, cette comédie policière réussit à nous tenir en haleine jusqu'à la dernière page. Ici, les psychopathes, les truands, les innocents et les coupables ne sont pas forcément ceux que l'on croit.

Isabelle Alexis est romancière et scénariste. Elle a publié cinq romans, dont Dès le premier soir et Tous à mes pieds. Deux ont été adaptés au cinéma.

Flammarion

Extrait de la publication

Comme dans un film noir

DU MÊME AUTEUR

Tu vas rire, mais je te quitte !, Plon, 2003.

Tu peux garder un secret ?, Plon, 2004.

Dès le premier soir, Albin Michel, 2006 ; J'ai Lu, 2009.

Tous à mes pieds, Albin Michel, 2008 ; J'ai Lu, 2009.

Je n'irai pas chez le psy pour ce con !, Albin Michel, 2009 ; J'ai Lu, 2010.

Isabelle Alexis

Comme dans un film noir

roman

Flammarion

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-5650-7

Il y a seize ans...

— Assassin ! Tu as tué ma sœur !

Il ne l'avait jamais entendue dire autre chose que cette phrase. Comme d'habitude, elle avait réussi à le trouver. Elle haussait la voix dès qu'elle le voyait, le suivait, le harcelait. Comme d'habitude, les gens se retournaient dans la rue, certains s'arrêtaient, se demandaient s'ils devaient porter secours à l'un ou à l'autre. Elle avait le don de l'attraper quand il était seul ou avec son fils de huit ans qu'il emmenait déjeuner au MacDo de Neuilly, comme souvent le samedi. Comment savait-elle toujours où le trouver ?

— Tu as tué ma sœur !

Et elle continuait, ce n'était pas possible. Il allait croiser des voisins.

Il lâcha la main de son fils : « Attends-moi. », et fit demi-tour, tout droit sur la jeune femme, affrontant son regard de traumatisée.

— Écoute-moi bien, cinglée : tu vas arrêter de me suivre partout, arrêter de crier comme un putois dès que tu me vois. Arrêter ! Tu comprends ? Il y a eu un non-lieu, tu sais ce que ça veut dire : NON-LIEU !

— Il a eu lieu, assassin ! Ma sœur est morte chez toi, dans ta boîte de nuit, elle a fait une overdose à cause de ta drogue et tu l'as déplacée, tu as fait enlever son corps de ton bureau pour le foutre sur un banc public à des kilomètres de là, mais tout s'est passé chez toi, je le sais. Je le sais et tu l'as tuée...

— T'as lu le rapport du juge ? Elle est morte toute seule, je ne sais pas ce qu'elle s'est mis mais elle n'y allait pas mollo, ta sœur ! Tout le monde le savait. Son cœur s'est arrêté, c'est tout.

— Par ta faute ! C'est ta faute ! C'est toi...

— Non. Je n'y suis pour rien. Maintenant tu me fous la paix quand je suis avec mon fils !

— Elle a été retrouvée sur un banc dans un quartier sombre et lugubre où elle n'allait jamais. Tu l'as déplacée... Je le sais.

— Va-t-en !

Il l'empoigna violemment.

— Vas-y truand, appelle les flics ! cria-t-elle.

Il serra son bras si intensément qu'il sentit son sang se bloquer dans ses veines.

— T'aurais dû appeler les secours, reprit-elle.

Ça ne servait à rien mais elle ne pouvait s'empêcher de le dire, tout doucement, juste pour parler. Elle avait besoin d'en parler, de comprendre. On lui avait volé sa sœur et la vérité, ça faisait beaucoup. Trop. Elle voulait savoir. Il le sentit et lutta contre la compassion. Il observa cette larme qui coulait de son œil. Il suivit sa descente vers ses lèvres, elle avait la même bouche que sa sœur. Il se demanda encore comment un cœur de vingt ans avait pu lâcher comme ça. Des comas éthyliques, il en avait

vu dans sa vie de noctambule, mais personne n'était jamais décédé. Pourquoi elle ? Il faillit lui dire mais... lui dire quoi ? Un verre de trop, une ecstasy de trop ? Elle s'était éteinte tout doucement, tout bêtement, en s'allongeant sur le sofa de son bureau. Deux minutes avant, elle riait en tentant d'enlever une de ses sandales, exhibant ses longues jambes. Dodo, le serveur qui ne dormait jamais, était présent dans le bureau quand l'incompréhensible était survenu. Il aimait faire son numéro de clown devant son patron et ses invités mais ce soir-là, le barman s'était arrêté subitement, paniqué : « Regarde Célia, elle est grise comme un cierge ! Qu'est-ce qu'elle a ? » Elle n'avait même pas fait de malaise avant, rien... Il avait pris les choses en main très vite, appelé ses vigiles, tout avait été réglé en moins d'une demi-heure. Il dévisagea sa sœur. Il n'avait rien à dire. Il se retint de tout commentaire. Quand votre métier, c'est la fête, les gens se doivent de ne pas mourir d'excès d'alcool ou de n'importe quoi dans votre établissement. C'est un pacte. La fête étant, par définition, l'antithèse du drame, il est vivement conseillé de ne pas y décéder bêtement. Ce non-lieu du juge était déjà miraculeux. Sa discothèque ne pouvait pas se permettre une fermeture pour cause de décès, fut-il accidentel.

Non, décidément, c'était trop dur. Tout ça n'était pas prévu. Il n'avait pas voulu la mort de la petite Célia. Il l'aimait bien, cette gamine. Elle aurait dû prévenir si elle avait une malformation cardiaque ou un truc dans le genre. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même ? Non, tout ça n'était pas de sa faute. Il ressentit quelque chose d'étrange en plongeant son

regard dans celui de cette fille. Il desserra son emprise. La sœur devait avoir trois ou quatre ans de plus que Célia et peut-être quelques cases en moins si l'on se fiait à son regard. Elle n'était pas prévue, celle-là non plus, et semblait capable de tout. « La loi me protège », songea-t-il. C'était bien la première fois qu'il avait cette pensée.

— Va-t-en, dit-il.

Il fit demi-tour, rejoignit son fils, la laissant seule sur le trottoir, avec ses questions sans réponses et sa haine comme seul refuge.

— Un jour tu seras à mes pieds, à l'agonie, et je n'appellerai pas les secours, moi non plus. Je te regarderai crever lentement. Je le jure devant Dieu, dit-elle sans desserrer les dents.

— C'est qui, papa ? demanda l'enfant.

— Personne.

C'était quelqu'un. Elle s'appelait Daphné.

De nos jours...

— Au secours ! Au secours ! Je ne peux pas me relever ! Je n'arrive plus à bouger... je... à l'aide !

Aucune réaction.

— Je ne sens plus mes membres, murmura-t-elle encore.

Allongée par terre sur le ventre, devant l'entrée de son pavillon, les sacs de courses renversés, Carole s'efforçait de comprendre ce qui venait de lui arriver. C'était grave certainement et pourtant elle ne sentait plus l'affolement, la terreur de rester paralysée. Elle cherchait à distinguer la personne assise sur son muret qui l'observait sans compassion. D'où elle se trouvait, elle n'aurait su dire si c'était un enfant, un adulte, une fille ou un garçon. Un individu la fixait, les mollets arrivant à mi-hauteur du petit mur. Carole ne comprenait pas cette absence de panique chez l'étrange individu. Pourquoi ne venait-il pas lui parler, la reconforter, appeler le Samu, interpeller les passants, héler le voisinage ?

Le verglas, c'était ça. Elle avait vu les plaques en ouvrant les volets ce matin. Son jardin était parsemé d'icebergs botaniques. Des pièges partout, sous les rosiers, dans la petite allée, devant les marches du perron, flaques surgelées à peine visibles, entourées de neige boueuse, idéales pour valser les quatre fers en l'air et ce malgré les dernières baskets à suspensions conçues pour le jogging. Il fallait être doté de crampons ou même de clous et pourquoi pas quelques piolets d'alpiniste, pour rentrer chez soi, maintenant ?

Carole sentit un froid intense lui glacer ses os brisés. Elle avait beau être sur le ventre, la douleur venait du dos. Pourquoi ne pouvait-elle plus bouger ? Était-ce la colonne vertébrale, les cervicales ? Sa moelle épinière était-elle touchée ? Une fois de plus, Carole jeta un œil vers l'individu silencieux et sans pitié qui la scrutait depuis le petit muret. Aucune réaction. Un goût de sang envahit sa langue, ses gencives. Ce qu'il y a de pénible avec la mort c'est que ça peut durer des heures.

Bizarrement, elle imagina l'ambiance au bureau à l'annonce de sa disparition. La belle station de radio Jazz et Classique.

Émilie (sa collaboratrice préférée) : « J'hallucine, ma chef est décédée ! Qui reprend un café ? »

Une collègue (au service info) : « Carole est morte ? Ce n'est pas vrai ? ! Mais de quoi ? »

Émilie : « Dans son jardin, toute seule. Tu sais la petite maison de ses rêves qu'elle a récupérée après son divorce, son havre de paix... »

Une autre mégère (au standard) : « Oui, elle s'était même abonnée à *ELLE Déco* pour retaper son petit nid douillet et enlever les mauvaises ondes de son ex. »

Émilie : « Eh bien, la baraque avait aussi un jardin qui se transforme en patinoire dès que la température avoisine le QI de Gaston, tu vois l'idiot du village au service Internet, alors la pauvre en rentrant des courses, elle a glissé devant sa porte ; elle s'est ramassée, étalée comme une bouse, le dos fracassé ; les cervicales ont craqué comme des noix et elle est restée là, agonisante, la nuque brisée pendant des lustres... incroyable, non ? Personne ne sait combien de temps exactement parce qu'avec ce froid polaire, le corps était bien conservé. Ce sont ses voisins en rentrant des sports d'hiver qui l'ont aperçue. »

Une croyante (chef de la programmation) : « Mon Dieu ! »

Un philosophe (rédacteur des flashes) : « À quoi tient la vie ? »

Un adepte des phrases toutes faites (animateur) : « À un fil... »

Une obsédée du temps qui passe trop vite (animatrice) : « Elle avait quel âge ? La quarantaine même pas, non ? Hein ? Oh, là, là... »

Une collègue venue raconter ses vacances (rubrique météo) : « C'est traître le verglas. On en a eu sur la route en rentrant de chez mes beaux-parents, je peux vous dire que ça fait peur... »

Une traumatisée par les cancéreux dans sa famille (spécialiste des requiem en musique) : « Finalement les accidents, c'est beaucoup mieux que les maladies.

D'accord, c'est brutal, mais au moins on ne gâche pas tous ses week-ends à l'hôpital pendant des mois... »

Un spinoziste (rubrique psycho) : « Il ne faut surtout pas chercher à comprendre. La vie n'a pas de sens. »

Une matérialiste (rubrique financière) : « Je peux récupérer son imprimante ? Elle est toute neuve. Ben quoi ? »

Une analyste funéraire (rubrique nécro) : « C'est vraiment idiot comme mort ; se casser la figure devant sa porte, non franchement... »

Une ironique (une stagiaire qui voit un poste se libérer) : « Et dire qu'elle venait d'arrêter de fumer... Trop bête, non ? »

Un pragmatique un peu naïf (le directeur d'antenne) : « Je ne comprends pas. Ce n'était pas dans ses prévisions astrologiques ? Elle est plutôt pro pourtant. Bizarre. »

Voilà ce qu'imaginait Carole, toujours allongée par terre, dans l'incapacité totale de faire le moindre mouvement, à l'affût de la moindre alarme annonçant la proximité d'une ambulance, mais rien ne venait. Carole sentit les flocons de neige caresser son visage, ses sacs en plastique en provenance du supermarché bruissaient à ses côtés. Dire qu'elle avait été si contente de passer ses vacances de Noël enfin seule dans sa belle maison. Les gens la stressaient tellement. L'obligation de ces stupides réveillons interminables, quel enfer quand on n'est pas d'humeur cotillons. Elle ne risquait pas d'en recevoir des

cotillons maintenant. On était le 31 décembre, il devait être un peu plus de dix-huit heures, Carole Chanez observa le ciel sombre répandre au ralenti ses multiples flocons blancs qui tombaient dans un silence épais. Le seul vrai silence, celui de la mort.

— Bonne année, se souhaita-t-elle avec un peu d'avance et elle ferma les yeux.

Noir.

Blanc.

Incroyablement blanc. Il n'avait pas neigé autant que ça. Non, c'était autre chose, surtout qu'une merveilleuse chaleur envahissait l'espace. Une chaleur qui n'avait rien à voir avec les saisons, ni étouffante, ni suffocante, non, juste féerique. Carole se redressa, en pleine extase, trouvant ce nouveau monde splendide, oubliant ses membres qu'elle ne sentait plus.

L'inconnu du muret sauta sur ses deux pieds pour se rapprocher, enfin. L'énigmatique personnage traversa le brouillard, c'était une jeune femme et elle était noire. Carole l'ignora. Elle voulait profiter de toute cette magnificence pour elle seule. Et puis elle l'avait bien ignorée, elle, tout à l'heure !

Carole se sentit tourner dans les airs, elle virevoltait mais la beauté noire l'agrippa.

— Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive.

Carole encaissa la révélation. La mort lui fit revenir les pieds sur terre.

— On peut dire que je commence bien l'année !
Merci pour votre aide...

— Personne ne t'a laissée mourir, Carole, ça fait un bout de temps que les secours sont arrivés. Tu es en train de subir une opération chirurgicale extrêmement lourde en ce moment.

— Ah bon ?

Carole observa l'étrange créature. Il y avait un peu de violet dans ses yeux.

— Alors on est où ?

— Dans le coma, annonça la créature.

— Et donc vous êtes... Vous êtes une hallucination, conclut Carole. Dans le coma on peut voir n'importe quoi...

— Pas au sens pathologique. Au sens production de l'inconscient...

— Un ange ?

— Ton ange.

— Illuminé d'amour, d'indulgence et de compassion...

— L'amour pour l'instant n'est qu'une promesse...

— Une hallucination. Tout ça n'est pas réel, pas grave. Ce n'est pas grave. Juste une grosse hallu. Mon ange gardien est une fille et en plus elle est noire...

— Il me fallait un support corporel. J'ai pris la dernière personne à qui tu as parlé...

— Ah bon ? On s'est parlées ?

— Oui, au supermarché tout à l'heure. À la caisse.

— Pas le souvenir. Mon ange gardien est caissière au Monop' ? Faut pas que je m'étonne...

— Tu peux assister à ton opération, si tu le souhaites. Tu as parfaitement réussi ta sortie de corps...

— Quelle bonne nouvelle !

Un silence s'installa. Chez les vivants, on dit un silence de mort, chez les comateux, on appelle ça comment ? Un silence d'entre-deux. La production de l'inconscient dévisagea son auteur. Un ange gardien en visite n'est pas programmé pour réagir aux répliques ironiques ou aigries.

— Quelle connerie ce verglas, reprit Carole. Dangereux en plus d'être con.

— Je suis là pour t'annoncer quelque chose.

— Non, ne me dis pas que je suis enceinte ? Plus personne n'a de nouvelles de l'Archange Gabriel depuis que la Poste a été inventée...

— Depuis tout à l'heure, tu es persuadée que tu as glissé sur une plaque de verglas. Ton cerveau t'a proposé cette éventualité pour t'éviter trop de questions, trop de souffrance. Tu n'as pas glissé accidentellement, Carole, tu as été poignardée dans le dos en rentrant chez toi ce soir... Quatre centimètres et demi d'une lame tranchante t'ont perforé le poumon droit et entaillé une côte. C'est de cela dont on t'opère actuellement. Une équipe de chirurgiens, en train de rater leur réveillon, tente, depuis des heures, de réparer les dégâts. Certains se montrent assez pessimistes, surtout que j'ai le regret de t'annoncer que tu viens de subir un arrêt cardiaque suite à un apport sanguin cérébral insuffisant et ceci suite à une fonction respiratoire, elle-même très très insuffisante... Et c'est pour ça que je suis là.

Oui, un coup de couteau dans le dos peut gravement nuire à la santé.

Noir.

Blanc.

La luminosité d'une salle d'opération, la blouse des infirmières, le visage des médecins, la sueur, l'adrénaline, le massage cardiaque, les drogues pour faire repartir le cœur. Blancs, les couloirs de l'hôpital où débarquèrent Annick, la mère de Carole, suspendue au bras de Sofia, son autre fille. Leurs yeux étaient perdus. Elles cherchaient un médecin à qui parler, elles voulaient voir, savoir, comprendre, réaliser, s'indigner, se révolter puis encaisser, se résigner et s'endeuiller.

Carole surgit dans le couloir au côté de la « production de son inconscient ».

— Maman, Sofia ! cria Carole. Je suis là !

Mais les yeux de sa proche famille restaient hébétés et sans réaction quand Carole surgit à leur hauteur.

— Elles ne peuvent pas me voir ?

— Non.

— En d'autres circonstances, j'aurais trouvé ça formidable, j'aurais adoré être invisible... Quel dommage qu'il faille attendre d'être mort pour le vivre...

— Je n'ose pas imaginer le désastre si les gens pouvaient faire ça de leur vivant !

— C'est ma mère et Sofia. Où est mon autre sœur, Agnès ? Ce n'est pas assez grave pour qu'elle se déplace ou quoi ? Elle doit avoir un chapon dans le four... Où suis-je opérée ?

— Là-bas, de l'autre côté de la vitre.

Carole s'approcha de la vitre qui la séparait du bloc opératoire. Un chirurgien en blouse verte en sortit et se dirigea vers Annick et Sofia, pour leur donner des nouvelles de l'infortunée. Carole s'approcha du médecin. Elle aimait bien qu'on lui donnât de ses nouvelles. Le chirurgien parlait à voix basse d'un pneumothorax. L'air de l'extérieur était rentré dans la cavité pleurale par une plaie perforante de la paroi thoracique causée par le coup de couteau, et avait entraîné l'affaissement du poumon. La lame était passée à deux centimètres d'une veine pulmonaire. Si elle l'avait touchée, là c'était fini, mais l'opération longue et douloureuse (surtout pour eux), s'était bien passée. Enfin... en dehors du petit arrêt cardiaque... Attention, plus de peur que de mal puisque son équipe ultra-compétente venait de faire repartir le cœur, etc. Il évoqua aussi le coma artificiel dans lequel les chirurgiens avaient préféré la plonger. C'était préférable, car, en plus, elle souffrait d'une petite hypertension artérielle, mais le médecin fut coupé dans sa lancée par des cris d'effroi. En effet, Annick et Sofia devinrent blêmes à l'évocation du coup de couteau. On leur avait annoncé un accident, voilà qu'en réalité, il s'agissait d'un meurtre ? ! Qui avait osé s'en prendre à la douce Carole ? Qui pouvait poignarder, comme ça, sans raison, une honnête